

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 13 (1880)

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VARIÉTÉ

Le Moïse égyptien, d'après le docteur Lauth.

Chacun sait les précieux services que l'égyptologie a rendus à l'exégèse biblique. Plusieurs auteurs se sont donné la peine infiniment méritoire de recueillir, à l'usage des lecteurs de la Bible, les renseignements de tout genre fournis par les documents égyptiens qui peuvent servir à commenter et à illustrer plus d'une page de l'Ancien Testament. Il suffit de rappeler, d'une part, les noms de Hengstenberg¹ et de l'abbé Vigouroux², dont les travaux auraient plus de prix encore s'ils étaient moins dominés par des préoccupations apologétiques ; d'autre part, celui d'un spécialiste, M. Georges Ebers, dont le seul tort est de nous faire attendre depuis douze longues années la seconde partie de son beau commentaire égyptologique sur les livres de la Genèse et de l'Exode³.

Mais ce qu'on sait aussi, c'est que les découvertes faites jusqu'ici en Egypte n'ont avec l'histoire d'Israël qu'un rapport en

¹ *Die Bücher Mose's und Ägypten*, Berlin 1841.

² *La Bible et les découvertes modernes en Egypte et en Assyrie*, avec des illustrations d'après les monuments par M. l'abbé Douillard, architecte. Deux tomes. Paris 1877. Une nouvelle édition en trois volumes a paru en 1878.

³ *Ägypten und die Bücher Mose's*. Sachlicher Commentar zu den ägyptischen Stellen in Genesis und Exodus. I^{er} Band, mit 59 Holzschnitten. Leipzig 1868. — Il faut y joindre : *Durch Gosen zum Sinai*. Aus dem Wanderbuche und der Bibliothek. Leipzig 1872. Voy. encore le magnifique ouvrage illustré : *Ägypten in Bild und Wort*, en deux grands volumes in-4, Stuttgart et Leipzig, Ed. Hallberger, 1879-80 ; trad. en français par G. Maspero, Paris, Firmin-Didot et C^e, — et *Bädecker's Unter-Ägypten*, Leipzig 1877.

quelque sorte indirect. La seule trace positive du séjour des Israélites en Egypte qu'on ait rencontrée dans les documents déchiffrés à ce jour, c'est la mention qui est faite, dans deux papyrus du musée de Leyde, des *Aperiū* employés à charrier des pierres pour des constructions entreprises sous le règne de Ramsès II. M. Chabas, le savant égyptologue de Châlon-sur-Saône, a été le premier, dans ses *Mélanges égyptologiques*, à identifier ces *Aperiū* avec les *'Iberim*, les Hébreux. Encore cette identification n'a-t-elle pas obtenu l'assentiment unanime des hommes compétents. Elle est contestée par MM. Eisenlohr et Maspero, et récemment encore elle l'a été par M. Brugsch, qui voit dans les *Aperiū* des Erythréens¹.

Serait-il donc vrai que la présence des Hébreux dans le Delta oriental n'ait pas laissé de vestiges durables? Il ne se serait pas conservé la moindre mention d'un homme tel que Moïse? Pas un souvenir de ce fait si mémorable de l'Exode? Et si, pour des raisons faciles à comprendre, les inscriptions monumentales, les documents officiels se taisent, ne se trouverait-il rien dans la correspondance de ces « scribes » qui avaient la manie d'écrire, et d'écrire sur toute sorte de sujets?

S'il faut en croire M. Lauth, professeur d'égyptologie à Munich, les pierres et les papyrus de l'antique terre des Pharaons ne seraient pas sur ce point aussi muets que la plupart des égyptologues s'accordent à le penser. Plus d'un document égyptien, au dire de ce savant, nous parlerait de Moïse. Quelques-uns même proviendraient plus ou moins directement de lui. M. Lauth a consacré toute une série de publications à la défense de cette thèse, depuis le *Moses der Ebræer*, publié à Munich en 1868, jusqu'au *Moses-Hosarsyphos-Salichus*, qui a vu le jour à Strasbourg en 1879². Dernièrement il a fait paraître

¹ *Geschichte Ägyptens*, pag. 541. Selon lui, *Aperiū* dérive de *aper*, la couleur rougeâtre. Voy. en général sur cette question : Köhler, *Lehrbuch der biblischen Geschichte Alten Testaments*. Erlangen 1875, tome I^{er}, pag. 226 et suiv.

² Outre ces deux ouvrages principaux, il faut mentionner un travail intitulé *Moses = Osarsyph*, dans la *Zeitschrift* de la Société orientale allemande, tom. XXV, année 1871, et dans l'*Allgemeine Zeitung* du 25 juillet 1875 un article : *Aus altägyptischer Zeit*.

un résumé de ses découvertes dans la revue apologétique *Der Beweis des Glaubens*, de MM. Zöckler et Grau (livraison de septembre 1880), en même temps qu'il en reproduisait la substance dans son histoire d'Egypte (*Aus Ägyptens Vorzeit*, Berlin 1877-1881, *passim*, voir surtout pag. 329 et suiv.)

Les confrères de M. Lauth en égyptologie observent vis-à-vis de lui une extrême réserve. On dirait une conspiration du silence. Cela ne prouve pas nécessairement qu'il soit dans l'erreur. Il est bon, sans doute, en pareille matière, d'y regarder à deux fois avant de se prononcer. A plus d'une reprise déjà on a eu à se repentir d'avoir mis trop d'empressement à accepter de prétendues découvertes dans le domaine de l'histoire biblico-égyptienne ou biblico-assyrienne. Mais il peut arriver aussi, par suite de certains préjugés, de certaines rivalités d'école ou simplement de je ne sais quelles antipathies personnelles, — les hommes de science, hélas ! ne sont pas toujours au-dessus de ces petites misères ! — il peut arriver que les trouvailles d'un explorateur indépendant passent à peu près inaperçues, sans avoir eu même les honneurs d'une discussion sérieuse. Quoi qu'il en soit, à part les objections faites à M. Lauth à propos de son tout premier ouvrage par M. Pleyte de Leyde¹, objections auxquelles il a répondu, il y a de cela plus de dix ans, dans la Revue de la société orientale allemande, nous ne sachions pas qu'on ait soumis ses allégations relatives au Moïse des sources égyptiennes à une critique quelque peu approfondie². Il serait à désirer, dans l'intérêt des études bibliques, qu'on sût une bonne fois à quoi s'en tenir. Parmi les arguments avancés par l'égyptologue de Munich, il en est qui paraissent très sérieux; d'autres, il est vrai, pour autant que nous pouvons en juger, sont fort sujets à caution et reposent sur des combinaisons historiques et étymologiques singulièrement hasardées. C'est aux égyptologues avant tout d'en contrôler la valeur. En attendant qu'il leur plaise de nous éclairer là-dessus,

¹ *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1869.

² M. Ebers, dans une note de son livre sur Gosen et le Sinaï (1872), s'est borné à dire que les arguments produits par M. Lauth dans ses premiers ouvrages lui semblaient trop artificiels. (Note 57, pag. 525.)

nous croyons intéresser nos lecteurs en résumant ici, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, ce que M. Lauth a mis tant de constance à exposer dans ses divers ouvrages.

I

Quelques mots, d'abord, des matériaux à l'aide desquels il a essayé de reconstruire « l'histoire de Moïse d'après les sources égyptiennes. »

La source principale est le papyrus Anastasi I, publié et commenté par M. Chabas sous le titre de *Voyage d'un Egyptien en Syrie, en Palestine, etc., au XIV^e siècle avant notre ère.* (Châlon-sur-Saône, 1866.) Cette curieuse relation de voyage se donne pour avoir été rédigée par un *scribe* sur des notes qui lui avaient été remises par le voyageur en personne. Celui-ci, personnage assez haut placé, savant et prêtre à Memphis, est habituellement qualifié de *mohar* (ou *moher*). Mais en étudiant le document de plus près, M. Lauth a découvert que le *mohar* (c'est-à-dire le touriste) s'appelait *Mésû*; c'est du moins le nom que le scribe lui donne dans un passage où il lui adresse directement la parole. En égyptien *mes*, *mésû*, signifie l'*enfant* (proprement : tiré dehors, savoir : du sein maternel). Or, de l'aveu de plusieurs égyptologues tels que Lepsius, Brugsch, Ebers, à ce nom de *Mésû* correspond exactement l'hébreu *Moshéh*, le grec *Μωσῆς* (*Mωσῆς*); comparez les noms de Thoutmosis = *Thot-mésû*, Amosis = *Aah-mésû*, etc.¹ Ce qui a confirmé M. Lauth dans l'idée que le *mohar* *Mésû* était bien Moïse l'Hébreu, c'est entre autres le fait que ses notes de voyages « fourmillaient de sémitismes, » ce qui, au dire du *scribe*,

¹ On sait que dans Ex. II, 10 le narrateur israélite donne du nom de Moïse une interprétation hébraïque en rapport avec le verbe *mashah*, qui signifie également tirer, retirer. « Je l'ai retiré des eaux, » fait-il dire à la fille de Pharaon. Cette interprétation, fondée sans doute sur une tradition populaire, n'est pas exacte philologiquement, puisque *moshéh* est actif : *celui qui retire*, tandis que l'étyomologie en question suppose la forme passive *mashouï*. La vraie étymologie est indiquée indirectement dans le même verset quand il est dit que, après avoir été sevré, l'enfant fut amené à la fille de Pharaon, qui le traita *comme son enfant*.

n'avait pas manqué de lui causer un certain embarras dans son travail de rédaction.

Quant au nom du secrétaire rédacteur, il a été révélé à notre égyptologue par un papyrus de Leyde (I, 350), lequel renferme une allusion évidente, selon lui, à certain épisode du voyage du *mohar*. Ce scribe s'appelait *Hûï*. Il paraît avoir joui d'une assez grande réputation comme littérateur, et aurait figuré plus tard, en qualité d'intendant de l'un des quartiers de Memphis, parmi les exacteurs des Hébreux (*Aperiû*). M. Lauth va même jusqu'à l'identifier avec ce « prophète » qui, au dire de Manéthon, aurait donné au roi Ménéphta (le pharaon de l'exode) le conseil de débarrasser le pays des « lépreux » et des « impurs, » c'est-à-dire des Hébreux. Le même papyrus de Leyde permettrait aussi de préciser l'époque du voyage, et fournirait la preuve que celui-ci a réellement eu lieu, qu'il ne s'agit pas d'un voyage fictif, d'un simple exercice de rhétorique, d'une correspondance entre « scribes, » comme l'ont prétendu MM. de Rougé et Brugsch. *Mésû* aurait visité la Syrie et la Palestine l'an 51 ou 52 du règne de Ramsès II (Sésostris), soit une trentaine d'années avant la sortie des Israélites.

A ces deux papyrus viennent s'ajouter trois documents en pierre. A l'occasion de recherches qu'il faisait sur le culte d'Apis, M. Lauth découvrit dans l'ouvrage de M. Mariette sur le *Sérapéum de Memphis*, d'abord une figurine avec le nom de *Mésû*, puis une stèle (actuellement au Louvre) dont les figures et les légendes ne tardèrent pas à fixer fortement son attention. En soumettant ce monument à une analyse détaillée, il constata à sa grande et joyeuse surprise que les figures qui apparaissent dans les trois champs de la stèle représentent *Mésû* avec quatre membres de sa famille, savoir sa « maîtresse de maison » ou épouse *Debaryah* (ou *Ntbaryah*), son frère *Lévi-Pasoï*, la femme de celui-ci, désignée par le nom à double forme *Eli-schéba-Elizebat*, enfin sa sœur *Miryam-Bellet*, c'est-à-dire Miryam la cantatrice, celle-ci tenant à la main un tambourin et ayant près d'elle une harpe. Ce qui rehausse la valeur de cette stèle, c'est qu'elle aurait été érigée, non pas en l'honneur ou en souvenir de Moïse et de sa famille, mais par lui-même, et

cela l'an 55 du règne de Ramsès II, l'année où mourut le fils favori de ce pharaon, le prince Khamoas, qui avait été l'ami et le protecteur de Mésû. Nous reviendrons plus loin sur ce curieux monument. Enfin, sur une stèle du Vatican on retrouve également *Mésû*, « prêtre de Ptah à Memphis, » en compagnie de *Lévi* et de la « maîtresse de maison » de celui-ci.

Voici maintenant comment, par la combinaison des données fournies par ces divers documents, M. Lauth croit pouvoir reconstituer l'histoire de Moïse pendant sa période égyptienne.

II

Moïse naquit au commencement du règne de Ramsès II. C'était probablement la cinquième année de ce long règne¹. Rentré en Egypte après sa victoire sur les Khétas et leurs confédérés de l'Asie antérieure, le pharaon venait de donner l'ordre d'opposer une digue à l'accroissement inquiétant de la tribu des Aperiû établis dans le pays de Gosen, en noyant leur progéniture mâle.

Le lieu de naissance de Moïse était situé près de Nakhasi (Serpentine) et de Rehoboth (Rigabêh, Râs-el-ouady), dans le Ouady Toumilat, sur les rives de l'antique canal d'eau douce destiné à relier le Nil à la mer Rouge, et par conséquent non loin de la ville de Ramsès à la construction de laquelle furent employés les Aperiû. C'est sans doute sur ce canal que l'enfant, *mésû*, fut exposé. C'est là qu'il fut sauvé par « la fille de Pharaon, » c'est-à-dire, selon toute apparence, par l'une des filles de Sétos I, laquelle épousa son frère Ramsès II, et que l'historien Josèphe appelle Thermouthis². Peut-être le nom d'*Osar-*

¹ D'après la chronologie particulière de M. Lauth, ce serait l'an 1572 avant notre ère. D'autres égyptologues placent le règne de Ramsès II environ deux siècles plus tard. Lepsius, par exemple, le fait commencer en 1388.

² M. Lauth identifie la Thermouthis de Josèphe avec *Isis-nefert*, la première des trois femmes de Ramsès II. Selon d'autres, Thermouthis serait = *T-mer-mût*, nom que porte également, sur les monuments égyptiens, une femme de ce prince.

siph que Moïse portait en Egypte, au dire de Manéthon, était-il un surnom destiné à rappeler « le corbillon de joncs » (*ha-sar-souf*) dans lequel il avait été exposé¹.

Mésû fit une partie de ses études à Anû (On, Héliopolis), « demeurant dans la maison des savants. » Il y séjourna en compagnie de Khamoas, « le prince au cœur large, » se préparant à la carrière des armes et, en même temps, cultivant avec succès les sciences astronomiques. Celles-ci, en effet, avaient pour siège, de très ancienne date, la tour de Belbel, la « Babel de Kemi » ou Babylone d'Egypte, qui se trouve avoir été l'un des quartiers de cette antique métropole.

Doué de tous les avantages du corps et de l'esprit, et devenu par adoption membre de la famille royale, il était naturel que Mésû parcourût rapidement les différents degrés de la hiérarchie administrative. Outre le titre de basilicogrammate, de scribe royal (*tisyten*)², qu'il partageait avec de nombreux collègues, nous le voyons décoré de celui, moins ordinaire, de scribe « dynastique, » c'est-à-dire de savant versé dans la connaissance des dynasties qui s'étaient succédé depuis le proto-monarque Ptah de Memphis. A plus d'une reprise le rédacteur du papyrus Anastasi I fait l'éloge de sa connaissance des temps

¹ Voilà une étymologie bien risquée ! Passe encore que l'hébreu *sal*, la corbeille, ait permuté son *l* en *r*, mais l'article ! Contrairement à tous les usages, il précéderait l'état construit. Du reste, dans Ex. II, 3 il est parlé d'une *thébath gomé* (N. B. deux mots égyptiens), c'est-à-dire d'un coffret de papyrus. Evidemment la seule étymologie possible est celle que M. Lauth n'indique que subsidiairement, c'est-à-dire que ce nom désigne un individu consacré à *Osar-sup*, l'un des noms de l'Osiris onitaire ou héliopolitain. Qui nous garantit, d'ailleurs, que l'identification que Manéthon établit entre Moïse et Osarsiph, le prêtre législateur des lépreux chassés par Aménophis, repose sur une tradition historique ? Qui sait si ce n'est pas une combinaison subjective basée sur un synchronisme peut-être erroné ?

² Il ne sera pas hors de propos de rappeler que, tandis que Manéthon identifie Moïse avec Osarsiph (Josèphe, *c. Ap.* I, 26, 14), Chærémon prétend que le nom égyptien de Moïse était *Tisithen*, et qu'il le qualifie de *γραμματεύς*. (*Ibid.* I, 32, 3.) Il est vrai qu'il fait de ce Tisithen un contemporain de l'hiérogrammate Peteseph, c'est-à-dire du patriarche Joseph !

antiques. Il paraît s'être fait connaître aussi comme auteur, car, indépendamment de ses notes de voyage, son secrétaire mentionne encore six écrits de sa composition. Il n'y a rien là de surprenant, étant donné le milieu intellectuel où il a grandi, surtout quand on songe que le temps qu'il passa à la cour des Pharaons coïncide avec la période littérairement la plus productive de l'Egypte.

Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est la place élevée que Mésû occupait dans la judicature. Le scribe Hûi l'appelle « président du collège des Trente. » Ces Trente formaient l'aréopage de l'Egypte. Il se composait de dix représentants de chacune des trois villes de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes. Par cette dignité judiciaire de Mésû s'expliquerait, selon M. Lauth, un trait demeuré jusqu'ici plus ou moins obscur(?) dans ce que la Bible raconte de Moïse. Il s'agit de l'expression : *tardioris sum linguae.* (Ex. IV, 10.) Plus d'une fois, en s'adressant au *mohar*, le scribe rédacteur l'intitule *mapû*. Ce mot, composé de la négation *ma* et du mot *pû*, la bouche, signifie « celui qui ne parle pas » et sert à désigner le juge. Nous savons, en effet, par Diodore, qu'en Egypte la procédure orale était absolument exclue, que tout se traitait par écrit. Ces mots : « je ne suis pas *un homme à paroles*, » renferment donc apparemment une allusion aux fonctions judiciaires de Moïse¹. Que si l'on pouvait avoir des doutes sur l'exactitude de cette explication, ces doutes doivent se dissiper en présence des passages qui sont comme la contre-partie de celui-là, à savoir ceux où le frère ainé de Moïse est représenté comme apte à manier la parole. Ce frère est appelé dans les sources égyptiennes *Lévi pa-soï*. Le nom de Lévi est de l'égyptien le plus pur. Dérivé de *lev*, la bouche, il signifie « qui se sert de sa bouche, qui sait s'en servir, disert, éloquent. » Quant

¹ N'est-ce pas là ce qui s'appelle chercher midi à quatorze heures ? Lisez plutôt Ex. IV, 10 et suiv. ou, mieux encore, tout le dialogue entre Iahvöh et Moïse près du buisson ardent. Nous ne sachions pas que l'excuse alléguée par Moïse au vers. 10 ait passé jusqu'ici pour « une expression plus ou moins inintelligible. » Il est douteux que cette exégèse rencontre beaucoup de partisans, et ce que M. Lauth ajoute à l'appui n'est pas de nature, on va le voir, à en démontrer le bien fondé.

à *pa-soï* (de *so*, le dos), c'est la traduction exacte du sémitique *aharon*. Le frère de Moïse est désigné par ce surnom comme « le postérieur, » « l'après-venant, » pour le distinguer de son ancêtre Lévi, le premier du nom. Si dans sa personne se vérifie l'adage *nomen omen*, s'il a été effectivement, comme l'indiquait son nom de Lévi, un homme sachant manier la parole (Ex. IV, 14), c'est là une coïncidence qui n'a rien en soi d'in-vraisemblable, et qui, d'ailleurs, pourrait s'expliquer par la supposition que dans cette famille le fils ainé était désigné pour porter la parole et recevait une éducation en rapport avec ce rôle¹.

Au point de vue militaire, la vie de Mésû a dû être des plus actives. Non seulement nous le voyons accompagner le belliqueux Pharaon en qualité de conducteur de son char ; il est lui-même chargé de commander des troupes et parfois de diriger de lointaines expéditions. Il est dit de lui « qu'on obéit à sa parole sans que personne y contredise, » « qu'il fournit à ses guerriers les vivres dont ils ont besoin, » « qu'il marche à la tête de ses hommes comme leur sentinelle, leur flambeau, etc. » Son titre même de *moher* (proprement : le rapide), semble avoir rapport à des campagnes militaires, non moins que la qualification de *marina* (mot également sémitique), c'est-à-dire de notable. « Tu es, lui dit son secrétaire, un *moher* exercé dans les actes de bravoure. Où trouver un *moher* tel que toi, pour marcher à la tête des troupes, ou un *marina*, pour lancer des traits ? » En fait d'expéditions qu'il a eu à conduire, il est parlé spécialement de celle contre les Aolana, près

¹ Tout ceci nous semble bien problématique. N'étant pas égyptologue, nous ignorons si cette étymologie égyptienne de *Lévi* peut se justifier. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne cadre pas avec l'étymologie hébraïque de Gen. XXIX, 34, d'après laquelle ce nom, dérivé de *lavah*, signifierait l'attachement. Quant à *Aharon*, M. Lauth paraît considérer comme allant de soi qu'il est l'équivalent de l'adjectif *Akharon*, ce qui n'est rien moins que prouvé. Remarquez du reste que le frère de Moïse s'appelait *Aharon hal-lévi* (Ex. IV, 14), et non pas *Lévi ha-aharon* qui serait le correspondant de *Lévi pa-soï*. Pareille transposition ne laisse pas que de surprendre dans l'inscription d'une stèle qui aurait été « érigée par Moïse lui-même. »

du golfe Elanitique, et contre les Rohannouti ou Khaunathi rebelles, sur la côte orientale de la mer Rouge. Il a dirigé également des expéditions pacifiques, par exemple à la Montagne-rouge, en Nubie, pour y aller chercher de grands monolithes ; à l'une des bouches du Nil, pour y ériger des colosses et des obélisques ; ailleurs encore, pour enlever des masses de sable, etc. Tout cela à la tête de ses soldats.

C'est sans doute la réputation qu'il s'était faite dans ces divers emplois qui lui valut l'honneur d'être nommé au poste de gouverneur de Koush, ce pays frontière toujours enclin à la révolte¹. De là sera née la légende de la conquête, par Moïse, de Saba en Ethiopie, conquête qu'il aurait faite, moins par la force des armes qu'à la faveur d'une trahison de Tharbis, la fille du roi, tombée éperdument amoureuse de lui. (*Josèphe*, *Antiq.* II, 10, 2².)

Grâce au papyrus Anastasi I, c'est surtout comme voyageur que Mésû nous est connu. Nous le voyons arriver, probablement par mer, au pays des Khétas. Il visite, non loin de la ville de Khilbû, le « rocher de Sésostris, » par où il faut entendre sans doute la localité près du Nahr-el-Kelb (Lykos) où l'on voit encore aujourd'hui les traces d'un monument représentant Sésostris, vainqueur des Khétas et de leurs alliés. De là il fait une excursion à Gadesh (Emèse), sur l'Arunta (Oronte). A cette occasion, il est fait mention d'une de ses campagnes contre les Shasû (nomades, bédouins) qui parcourent le pays de Magar. Dans une contrée du Liban son char se brise, et au passage du gué de Hoberoth, il est attaqué à l'improviste pendant la nuit, dépouillé de son bagage et traîtreusement abandonné par son cocher qui fait cause commune avec les Shasû et les Aamû. Il parcourt ensuite les villes de Byblos, de Bérytos, de Sidon, de Sarepta, de Tyr et de Palétyros où il tombe

¹ Lepsius et Brugsch font en effet mention d'un « prince de Koush, *Messi*, » qui vivait du temps de Ramsès II et remplissait encore cet emploi sous Merneptah. Son nom se lit sur un rocher près d'Assouan. (Voy. Ebers, *Gosen*, etc., pag. 526.) Mais ce *Messi* est-il bien le même personnage que le mohar *Mésû* ?

² Comp. Nomb. XII, 1, où il est dit que Moïse avait pris pour femme une *Kouchite*.

malade. Plus tard, — on nous fera grâce d'une vingtaine d'autres noms de lieu, — nous le retrouvons à Mageddo, après avoir traversé à gué le Jardûna (Jourdain), près de Beth-Shean. Là il excite l'admiration des cheiks syriens par son intrépidité à la chasse et son robuste appétit de chasseur. Après avoir surmonté d'innombrables obstacles qui lui sont suscités par le règne végétal non moins que par le monde des animaux, il arrive à Jûpù (Joppe), où il se refait auprès d'une jeune beauté, gardienne de jardins. Sans nous arrêter à cet épisode galant, qu'il paye du reste assez cher, nous le suivons au golfe Elanitique. Il y prend un bain de mer et mange du poisson, double infraction à la règle sacerdotale, qui plus tard lui vaudra une dénonciation auprès de ses supérieurs et cela de la part de son propre secrétaire Hûi. Avant de rentrer en Egypte, il pousse encore une pointe jusqu'à Ropehû (Raphio) et à Gazatha (Gaza). « Quel homme, demande M. Lauth, était mieux qualifié que le *mohar* Mésû pour servir de guide aux Hébreux quand, environ trente ans plus tard, ils sortirent d'Egypte pour prendre le chemin de ces mêmes contrées ? »

Ceci nous amène à parler de la position que Mésû occupait au point de vue religieux. Il va de soi que le fils adoptif de la fille de Pharaon ne pouvait faire autrement que de prendre part au culte du pays. La stèle du Vatican, nous l'avons vu, l'intitule prêtre de Ptah à Memphis¹. Dans le papyrus de Leyde, qui renferme un journal de l'an 52 du règne de Ramsès II, se rencontre une notice qui nous apprend que Mésû avait quitté le service du temple de Ptah pour entrer au Sérapéum. Sur la stèle provenant du Sérapéum, on voit d'abord, au tympan du fronton, la triade memphitique Ptah-Sokar (ou Tanûn)-Osiris installée sur des chaises curules. Devant ce groupe se tient, dans l'attitude de l'adoration, un homme orné d'insignes militaires, que la légende qui l'accompagne nous apprend être Mésû, scribe royal et préposé du temple de Ptah. Derrière lui, à gauche, on voit sa femme, magnifiquement vêtue et parée de

¹ Est-il certain que le *Mésû* de cette stèle et de celle du Sérapéum soit le même que le *mohar* du pap. Anastasi ? Le nom de Mésû paraît avoir été assez fréquent en Egypte.

fleurs ; elle est désignée par le nom de *Debaryah* sous lequel, en vertu d'un de ces jeux de mots qu'affectionnaient les Egyptiens, se cacherait le nom de *Tsipporah*¹. Dans un second champ de la même stèle, le même couple rend ses hommages à Hapû (Apis), dieu lunaire ; il s'agit probablement d'un acte expiatoire en rapport avec le meurtre commis par Moïse sur la personne de l'Egyptien (que M. Lauth, nous ne savons d'après quelle autorité, dit s'être appelé *Khonsûthoth*²).

Mais, chose remarquable, dans la partie inférieure de la stèle, on voit le frère de Mésû, *Lévi pa-soï*, officier à un autel sans divinité et par conséquent rendre un culte au Dieu invisible. Auprès de lui sont agenouillées trois femmes, dont la première, l'épouse de Mésû, a la tête couverte d'une *kidaris*. En outre, de même que ses deux compagnes Miryam et Elizébat³, elle porte sur le devant de son vêtement, au-dessous de la poitrine, une tête d'homme. Cette tête sert sans doute à figurer

¹ Il faudrait donc supposer que la fuite de Moïse après la mort de l'Egyptien, son séjour au pays de Madian, son mariage avec la fille de Jéthro ou de Réguel, son retour en Egypte, que tout cela se serait passé entre l'an 51-52 du règne de Ramsès II (époque du voyage de Mésû en Syrie) et l'an 55 (d'où date la stèle du Sérapéum), par conséquent dans l'espace de 3 ou 4 ans. D'après le récit biblique, le séjour de Moïse au pays de Madian dura longtemps, *yâmim rabbim*. (Ex. II, 23.) En outre, quand Moïse rentra en Egypte, *le roi* qui avait voulu le faire mourir, Ramsès II, *était mort* (*ibid.*), ainsi que *tous ceux qui en voulaient à sa vie*. (IV, 19.) Ceci ne s'accorderait guère avec la date assignée à la stèle de Mésû. Il est vrai que le récit biblique lui-même est composé d'éléments empruntés à des sources diverses et ne s'accordant pas en tous points. L'une de ces sources (« 1^{er} élohiste » ou « livre des Origines ») semble n'avoir rien dit d'un séjour de Moïse chez les Madianites ; d'après une autre (« jéhoviste »), Moïse serait retourné en Egypte *avec femme et enfants* (Ex. IV, 20, 24-26), tandis que d'après la troisième (« 2^e éloh. »), Moïse serait parti *seul*, et Séphora avec ses deux fils l'aurait rejoint, non pas en Egypte, mais seulement *au désert*, près de la « montagne de Dieu. » (Ex. XVIII, 2; comp. IV, 18.)

² Si nous ne faisons erreur, *Khonsû-Thot* est ordinairement le nom d'un dieu, et d'un dieu lunaire.

³ Remarquez cette forme et l'analogie qu'elle présente avec celle de Ελισάβετ, par laquelle les LXX ont rendu, dans Ex. VI, 23, le nom de *Elishéba*'.

une divinité, et cette divinité pourrait bien être le dieu *Iah* (ou *Iahvéh*) ¹.

Moïse, au moment où il consacrait cette stèle au Sérapéum de Memphis, n'avait donc pas encore rompu avec le culte égyptien. Il est même le seul de la famille qui ne figure pas auprès de l'autel du « Dieu invisible, » de ce Dieu dont il devait bien-tôt être le prophète. Celui qui officie à cet autel, c'est son frère, celui qui plus tard confectionnera le veau d'or. Mais sa femme, à défaut de lui, s'associe à ce culte de *Iah* en même temps qu'à celui de la triade memphitique et à celui d'Apis. Ce qui tend du reste à prouver qu'il n'était pas un adepte des plus fervents de la religion du pays, c'est cet incident de son voyage qui motiva sa dénonciation par le scribe, dévot adorateur des dieux nationaux. « Le théodule Hûï, est-il dit dans le papyrus de Leyde (pag. IV, lin. 26-28), a dénoncé le prêtre de Ptah du nom de Mésù, en disant : Il a pris un bain de mer dans l'Aolath et y a mangé du poisson pendant son voyage de Syrie ; il m'a, de plus, raconté au sujet de la ville de Khelbû une infinité de choses qu'il se garde bien de dire à tout le monde. » D'autre part, il résulte de plus d'un passage du pap. Anast. que Mésù était connu pour la profondeur de son esprit et pour ses aspirations monothéistes, en quoi il se montrait d'accord avec les bases primitives de la religion égyptienne. « Tu m'effrayes, lui dit Hûï, par ta science plus que ne font ciel, terre et enfers. Ton savoir est comme une montagne en poids et en mesure, une bibliothèque pleine de mystères, ton système théologique est caché. » Et ailleurs : « Tu arrives, initié aux grands mystères ; tu me dis touchant les paroles de Hartatef (le Rhatoïsès de la IV^e dynastie, qui passait pour avoir découvert à Hermopolis le 64^e chapitre, le plus mystérieux, du Livre des morts ou Rituel funéraire) : « Tu n'y comprends rien, ni bien ni mal ;

¹ Notons ici en passant que M. Lauth a sa théorie à lui sur le nom de *Jehovah*. Cette forme traditionnelle résulterait de *Yah-yah*, redoublement de *Yah*, mais avec permutation de *y* en *v* (*rav* = *ov*). Quant à *Yah*, « qu'on s'est trop hâté de considérer comme l'abréviation d'une forme *Yahvéh*, » c'est le nom qui est à la base du nom de *Iao*, le Dieu de Moïse selon Diodore, lequel reparaît plus d'une fois sous la forme *Iah-o*, « le grand *Iah*, » dans le pap. gnost. de Leyde. (*Habeat sibi !*)

» elles sont entourées d'un mur d'enceinte où nul profane ne pénètre. » Je le sais bien, tu es le plus habile de tes collègues, tu es versé dans les écritures ! »

Enfin, un indice significatif du rôle que Moïse a joué comme réformateur religieux nous est fourni par la coiffure d'un genre particulier qu'une main inconnue a ajustée, après coup, à la tête de Mésû au fronton de la stèle du Sérapéum. C'est comme qui dirait un palimpseste de pierre superposé au texte primitif. Cette coiffure particulière, du nom de *salich*, désigne celui qui la porte comme « faisant connaître, » comme « annonçant » ou « proclamant » scil. son Dieu, le Dieu qu'il sert (*nuter-f*). Or il se trouve, coïncidence assurément frappante, que le nom de *Salich* s'est conservé jusqu'à ce jour dans la presqu'île Sinaïtique. La légende du cheikh ou prophète Salich, dont on montre le tombeau dans le Ouady es-Cheikh, et en l'honneur duquel les bédouins célèbrent chaque année une fête solennelle, cette légende antéislamique, à laquelle le Koran fait allusion dans la VII^e surate, se rattache en dernière analyse à de vagues souvenirs de l'histoire du législateur hébreu ¹.

Ici s'arrêtent les révélations du docteur Lauth,... si tant est que révélations il y ait.

H. V.

¹ Comp. à ce sujet Palmer, *The desert of the Exodus*, Cambridge 1871, pag. 50; Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, passim, en particulier pag. 239 et suiv., 320 et 400; Bädecker, *Unter-Ægypten*, pag. 536 et 544.